

Mais Johnson prit un air effrayé.

— Quel testament ? cria-t-il aussitôt, qui est-ce qui a parlé du testament ?

— Personne, répondit Tommy qui avait repris son impassibilité ordinaire.

Johnson par la main sur son front glacé et continua en tordant une mèche de ses cheveux humides :

— Dans le temps quand j'étais pris de mon accès comme aujourd'hui, tous les gars d'ici disaient et toi-même Tommy, tu as peut-être dit : " C'est le whisky ! " eh bien ! non : ce n'était pas le whisky, c'était le poison, le poison du vif argent. Voilà ce que j'ai, je suis empoisonné ! . . . Assurément, reprit-il, tu dois savoir cela, toi qui as lu ; les hommes qui travaillent dans le cinabre sont condamnés à subir cette influence tôt ou tard, ils sont pénétrés, saturés de mercure.

— Et qu'allez-vous faire contre cela ? demanda Tommy.

— Quand l'argent sera arrivé et que j'aurai commencé à exploiter ma mine, j'irai à New-York. Je demanderai au buvetier de l'hôtel de me conduire chez le plus célèbre médecin de la ville. Il m'y mènera et j'expliquerai ainsi mon cas : Pénétré, saturé de mercure ; un an de cinabre ; combien pour me guérir ? — Cinq mille dollars ; avaler ces deux pilules en vous couchant, prenez un nombre égal de ces paquets de poudre à vos repas et repassez me voir dans une semaine. — Au bout de la semaine je suis guéri et je signe un certificat pour le médecin.

Encouragé par l'attention soutenue de Tommy, Johnson continua :

— Me voilà guéri, hein ! Je dis au buvetier : Faites-moi voir la plus grande, la plus magnifique des maisons qui soient en vente ici. Il me la montre et me conduit chez le propriétaire. Alors je dis : Quel prix voulez-vous de cette maison ! Comme tu penses, le propriétaire me toise dédaigneusement de la tête aux pieds et me dit : Passez votre chemin, vieux fou. Naturellement, je lui allonge un coup de poing sur l'œil gauche, il me fait des excuses, je lui paye son prix et tout est dit. Je meuble la maison d'acajou, j'y accumule des provisions et nous nous installons là, toi et moi, Tommy, toi et moi.

Le versant de la montagne n'était plus surchauffé par le soleil, l'ombre des grands pins commençait à s'étendre sur le placer de Johnson, et l'air froid envahissait la caverne avec l'obscurité.

Dans le crépuscule croissant, deux prunelles étincelaient, c'étaient celles de Johnson, qui continuait ainsi :

— Un jour nous donnons un grand dîner, nous invitons des gouverneurs, des membres du Congrès, des gentlemen de la fashion, et moi parmi eux, j'invite un homme qui porte très haut la tête, un homme que j'ai bien connu autrefois, mais tu ne sais pas que je le connais parce qu'il ne se souvient seulement pas de moi ! — Il vient naturellement, il s'assied en face

de moi et je l'observe. Il est plein d'aisance, cet homme, et d'une gaieté charmante, et il s'essuie la bouche avec un mouchoir blanc et il sourit... à un moment nos yeux se rencontrent : " Un verre de vin avec vous, monsieur Johnson." Il remplit son verre, je remplis le mien ; il se lève, je me lève ; alors je lui jette au visage, à son damné visage qui ricane toujours, le vin avec le verre... Il s'élançe sur moi, car il est très agile, cet homme, très agile, mais on le retient et il s'écrie : " Qui donc êtes-vous ? " Et je réponds : " Skaggs ! Dieu te damne, Skaggs ! Regarde-moi ! reconnais-moi ! . . . Rends-moi ma femme, rends-moi mon enfant, rends-moi l'argent que tu m'as volé ; rends-moi l'honneur que tu m'as pris ; rends-moi ma santé que tu as détruite ; rends-moi les douze dernières années de ma vie désolée, rends-moi tout, Dieu te damne et reste si tu ne veux que je t'arrache le cœur ! " Et naturellement, Tommy, comme cet homme ne peut rien me rendre, je lui arrache le cœur, mon garçon, je lui arrache le cœur !

La fureur bestiale qui avait graduellement animé le regard de Johnson, avait, quand il eut fini, fait place à l'expression de ruse qui lui était habituelle.

— Tu crois qu'on me pendra pour cela, Tommy ? Point du tout, mon garçon. Je vais droit au plus célèbre avocat, et je lui explique : " Empoisonné par le mercure, vous comprenez, saturé de mercure ! " — Alors il cligne de l'œil et court expliquer la chose au juge. " Ce malheureux n'est pas responsable, c'est le poison qui l'a égaré." Naturellement il produit des témoins, on t'appelle, toi, Tommy, et tu dis comment tu m'as vu terrible dans mes accès ; le docteur qui m'a soigné vient aussi et assure qu'il m'a vu effrayant. Et le jury, sans se donner la peine de délibérer, prononce un verdict d'acquiescement pour cause d'aliénation mentale : " Pénétré, saturé de mercure ! "

Dans sa surexcitation qui augmentait toujours, Johnson s'était dressé sur ses pieds, mais il serait tombé si Tommy ne l'eût soutenu et poussé au grand air. A la clarté plus vive du dehors, il constata sur son visage d'un jaune pâle un changement singulier qui l'inquiéta. Au plus vite il l'entraîna vers la cabane, réussit à le faire coucher sur la planche mal rabotée qui lui servait de lit ; mais la façon dont il tremblait redoubla son anxiété.

— Oncle Ben, dit-il, écoutez, je cours à la ville... à la ville, vous comprenez... pour chercher le docteur. Il ne faut ni vous lever, ni bouger avant que je sois revenu, entendez-vous ? . . .

Johnson fit violemment un signe de tête affirmatif.

— Je serai de retour dans deux heures. L'instant d'après il était en route.

Une heure plus tard, deux muletiers qui passaient sur la route de Placerville,

rencontrèrent un homme échevelé, ruisselant de sueur, dont les yeux effarés roulaient dans leurs orbites, et dont les habits déchirés par les ronces étaient souillés de poussière rouge. Ils voulurent le poursuivre, mais tout à coup, il se retourna comme une bête enragée sur celui qui était le plus près de lui, lui arracha son pistolet et reprit la fuite.

Malgré toutes les vacillations de son esprit dévoyé, il s'était cramponné à une idée fixe, il voulait atteindre la rivière, y nager, y plonger au besoin, pourvu qu'il noyât à jamais ses persécuteurs dans ses profondeurs troublées, pourvu qu'il y lavât toutes les taches avec tous les souvenirs du passé. Aussi il bondissait d'un buisson à un autre, d'un galet à une souche poudeuse tantôt s'accrochant, retenu un instant par des lianes, disparaissant dans les ravins aux rampes brutales jusqu'à ce que roulant, dégringolant, trébuchant, il atteignit la rive où il tomba étendu ; il se releva, chancela, et sur un rocher qui barrait le courant impétueux de la rivière, il retomba les bras tendus et il resta là sans mouvement comme si la vie s'était échappée de lui.

* * *

— Y a-t-il quelque chose pour moi ? demandait Tommy Islington, huit jours plus tard, quand la diligence fit halte devant la *Mansion House*.

Bill, qui faisait son entrée majestueuse dans la buvette, ne répondit pas d'abord, mais se retournant vers un étranger qui marchait derrière lui, il lui désigna du doigt le jeune garçon.

L'étranger à son tour se retourna d'un air empressé pour regarder Tommy avec une curiosité qui devint aussitôt de la surprise.

— Y a-t-il rien pour moi ? répéta Tommy avec moins d'assurance, troublé qu'il était par le silence de Bill et l'examen de l'étranger.

Bill marcha droit vers le comptoir et après s'y être adossé, il dévisagea Tommy d'un air de satisfaction contenue, et lui dit avec une lenteur calculée :

— Six cent mille dollars comptant, et un demi-million en perspective pouvant compter pour quelque chose, il y a en effet quelque chose pour toi, major !

II

DANS L'EST

Ce qui donne une idée très curieuse de l'esprit et des mœurs d'Angel, c'est que la disparation de Johnson, et l'héritage inattendu de Tommy, n'épurent la colonie que très faiblement en comparaison de ce fait miraculeux que Johnson eût quelque chose à laisser à quelqu'un.

Pour le sort de Johnson, il ne faisait plus aucun doute. Les voyageurs de l'impériale de la diligence de nuit prétendaient l'avoir vu couché sur le galet du rivage, et un nommé Finn, de Robinson's Ferry,